



Militarisme favorise donc la guerre et doit être déraciné. Telle est la thèse des ennemis de l'Allemagne. C'est pour cela que Briand a dit aux socialistes de Lénine :

La Grève des Tramways

Le travail a repris ce matin

Ca y est, nous avons eu la grève. Depuis la guerre, Paris ne nous avait rien offert de semblable. Ce spectacle, si fréquent jadis qu'il en était devenu banal, nous surprend aujourd'hui comme une chose inédite.

Nous croyions les syndicalistes en plein accord avec les administrations du travail, et tout à coup... v'lan ! On nous a révélé qu'il n'en était rien.

LES MANIFESTATIONS

Le moment psychologique, c'était le départ du premier tramway. Partira-t-on ?... Ne partira-t-on pas ?... Quelques voyageurs maladeux soufflant dans leurs doigts et regardant d'un air anxieux le groupe des employés qui pérorait à qui mieux mieux.

C'est abominable, clame une grosse commère rougeaude qui porte en bandoulière le sac de cuir des receveuses, nous ne laisserons pas réduire à la famine !... on croit que parce que c'est la guerre on peut tout se permettre avec nous... On verra bien !

Tout doux, riposte un vieil employé pacifique qui, évidemment, craint de se mettre en contrevention avec les règlements, vous savez bien qu'on finira par nous donner raison... En attendant, voilà trois quarts d'heure qu'on devrait être partis... vous feriez mieux d'aller donner le signal.

Les groupes se dispersent sous l'œil paternal de quelques sergents de ville et des « cyclistes » rassemblés là dans la crainte d'une manifestation.

On va encore partir aujourd'hui, mais si demain il n'y a pas de nouveau... La cloche sonne... les voyageurs respirent ; le véhicule s'ébranle.

Voilà pour les lignes favorisées. Sur beaucoup d'autres, les départs ne se sont pas effectués et quelques lignes ont vu réduire considérablement leur nombre de voitures. Telle la ligne Bourget-Opéra, dont une moyenne de cinq tramways sur treize ont circulé.

Un petit nombre d'incidents se sont produits : à Pantin, les grévistes, hommes et femmes, en nombre considérable, ont tenté de s'opposer au départ d'un tramway Bourget-Opéra. Ils ont essayé de pénétrer dans la voiture, où ils offraient de payer leurs places ; mais le service d'ordre les a empêchés de monter.

Route de Flanère, près du dépôt, un waterman, au lieu d'arrêter le tramway, sur l'impulsion des grévistes, a accéléré sa vitesse. Les personnes qui se trouvaient sur la voie eussent pu être renversées sans l'intervention d'un groupe de manifestants qui dérobèrent la perche.

M. Baillet, commissaire de police, vint parlementer avec les insurgés et obtint, après force éloquentes, qu'ils s'en tiendraient à la grève des bras croisés.

AU SYNDICAT

Dans les diverses assemblées de la Bourse du Travail, ainsi qu'à la réunion des Comités, à Pantin, les grévistes se sont montrés calmes et modérés.

Tout ce que nous demandons, disaient ils, c'est le droit de vivre ; or, en ce moment, la vie est hors de prix. Les denrées alimentaires ont subi une hausse considérable qui n'est pas encore terminée. Par contre, nos salaires sont restés les mêmes. Est-ce juste ?

Se basant sur ces réclamations, le syndicat a demandé une augmentation de 10 % de chers de 1 fr. 50 par jour, dont le taux a été abaissé à 0 fr. 75.

Nous ne voulons pas, disaient les grévistes, que les Compagnies trouvent dans l'augmentation demandée la raison d'une demande de relèvement des tarifs.

VERS LA SOLUTION

Au conseil des ministres réuni hier matin à l'Élysée, M. Melny, ministre de l'Intérieur, exposa à ses collègues les circonstances dans lesquelles s'était produit le conflit. Après avoir délibéré, le conseil décida aussitôt de prendre le décret suivant :

ARTICLE PREMIER. — Pendant la durée de la guerre, lorsque l'arrêt d'une exploitation industrielle ou d'une entreprise de service public

est de nature à compromettre la défense nationale, le gouvernement prend en conseil des ministres, toutes les mesures nécessaires pour assurer la continuité de l'exploitation.

Art. 2. — Le présent décret sera soumis, dans le plus bref délai, à la ratification des Chambres.

Grâce à l'intervention gouvernementale, la grève est maintenant terminée. La reprise du travail a eu lieu ce matin. Sur toute l'étendue du réseau, les voitures ont circulé normalement. Et les Parisiens, fidèles aux traditions de la Toussaint, ont pu, sans aucune entrave, aller rendre hommage aux morts dans les cimetières de la banlieue.

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUTS MARCHANDS DE BEURRE ET COCHET. (145 la 1/2 kg.)

Les Orphelins de la guerre

Hier mardi s'est effectué le départ d'un nombreux convoi d'orphelins de la guerre, recueillis par l'Association Nationale des Orphelins de la guerre dans ses pouponnières et Maternelles du Midi.

Respectez la Vie

Paris garde le culte de ses morts, culte pieux, fidèle et dévoué, le seul culte qui, sur les ruines de tous les autres ait réuni encore, autour de tombes, les hommes de toutes les classes, de tous les partis, de toutes les races.

Demain, la ville assoupie, recueillie, mélancolique, grise et noire dans le demi-jour du ciel d'automne — toute la vie sera au cimetière — des milliers de vivants iront porter leurs souvenirs et leurs fleurs, leurs regrets quelquefois, à ceux qui ne sont plus que des âmes là-bas.

Frères, c'est demain le Jour des Morts, souvenez-vous qu'il faut mourir ! Et vous, chères sœurs, vous ne serez point épargnées ; mes sœurs, il faut mourir aussi !

Mais vous tous, vous qui ne vivez pas, par crainte de l'ennui ou par crainte de l'effort, vous les dédaigneux, les égoïstes, les malins, il faut mourir, sachez-le. Voulez-vous mourir sans avoir vécu ? Triste mort !

La mort !... Pourquoi ce mouvement d'impatience, pourquoi cette pâleur subite sur les roses de vos joues ?... Et vous, vous qui n'avez jamais vécu jusqu'ici, dédaigneux, égoïstes ou malins, pourquoi tremblez-vous à cette heure !... La mort !

Ecoutez, je vous pardonne ! Vivez, vivez longtemps, vivez bien ; et faites-moi à vos côtés, s'il vous plaît, une petite place... Je suis du voyage, comme vous, et je voudrais comme vous aller jusqu'au bout, gentiment. Mais comprenez-vous, maintenant, maintenant que vous savez qu'il faut mourir, comprenez-vous combien la vie est douce, est précieuse, et courte, et vacillante, hélas !

Décidément, puisqu'il faut mourir, mieux vaut mourir à Paris, car là, du moins, les morts et bien plus que les vivants, sont des gens heureux, respectés et choisis. Chose étrange : Paris laisse mourir ou fait mourir dans la misère des centaines d'enfants, des mères épuisées de travail et de privations et, de-ci, de-là, quelques génies absolument méconnus — oui, mais après !... que de fleurs et que de couronnes, que de discours, que de messes et que de statues, que de larmes, que de encense !

Soit ! Mais un peu de raison, ce qui veut dire un peu de justice, ferait bien mieux notre affaire, la nôtre et celle de tous ceux que nous honorons en cet anniversaire, tardivement peut-être et peut-être inutilement.

Respecter la mort ! Oh !... c'est fort bien — mais, puisqu'il nous faut mourir, et puisque nous mourons un peu chaque jour, voulez-vous m'en croire, par entraînement et d'avance, nous allons nous mettre à respecter la vie, la vie de tous, celle des

mères épuisées, celle des enfants sans lait, celle du vulgaire et celle des génies méconnus parmi nous.

Respecter la vie — c'est une idée que je soumets à tous sans vouloir enlever aux morts l'hommage touchant qui leur est dû — respecter la vie, la flamme indécise du boscus, la flamme ardente du foyer, la cendre des vieilleries effondrées — respecter la vie, cela signifie simplement : du pain pour tous, du travail, du repos, de l'air, la science et le bonheur, quoi ! C'est beaucoup demander pour des vivants.

Les morts n'en demandent pas tant ; et j'imagine que c'est un peu là qu'il faut chercher la cause des bons sentiments qu'ils nous inspirent.

J'aime deux sortes de gens, comme dit l'autre : ceux qui donnent et ceux qui ne demandent rien. Seuls, les morts peuvent avoir cette philosophie.

Si votre tâche est faite, si vraiment vous n'avez plus charge d'âme ici-bas, qu'attendez-vous ?... Qu'attendez-vous surtout, oncle à magot, à bas de laine ? Croyants le paradis ne vous tente donc pas, et vous, matérialistes, arriez-vous peur de l'enfer !... Et l'an prochain, à pareil jour, Jour des Morts, ceux à qui vous ne demandez plus rien songeront à vous — et ceux à qui vous aurez donné quelque chose vous apporteront des fleurs et des couronnes — et l'on dira du bien de vous, sincèrement, qu'il saillira !... Tout arrive.

Car les morts ont toutes les vertus ; ce sont des absents qui n'ont jamais tort — ils ne doivent plus revenir — et vous aurez à ce prix-là, une belle épithète ; quel que chose dans ce genre :

Châtia ma femme ! Ah ! qu'elle est bien Pour son repos et pour le mien !

MAGIAR.

Les Planches

ECHOS

Une nouvelle scène qu'occupa, une certaine époque, un fastueux cinéma, le Kinémacolor, va incessamment être transformée en théâtre.

Le dénomination choisie est Théâtre Edouard VII et, son directeur, M. Alphonse Franck se propose d'y représenter de la revue, de la comédie, de l'opérette et même de la pantomime.

Bien sûr, très bientôt, puisque c'est vendredi prochain, le Théâtre Edouard VII ouvrira avec une revue de Rip.

All Right — c'est le titre de la revue qui sera jouée par Signoret, Jane Marnac, Nina Myrat et Guyon fils.

M. Alphonse Franck ne pouvait mieux choisir pour un spectacle d'inauguration.

Une théâtreuse connue, et qui joua l'an dernier dans un coquet petit théâtre de genre du boulevard, était dernièrement en procès avec son couturier. Une de ses camarades la recommanda alors à un avocat de ses amis et il fut entendu que celui-ci plaiderait pour elle moyennant une somme de cinq cents francs payables moitié en espèces, moitié en nature. A titre d'arrhes, notre artiste versa d'abord cent francs et...

Une certaine somme en nature, du moins, c'est Fantasio qui nous dévoile les clauses de ce contrat gaillard qui fut fait la veille des chroniqueurs galants du XVIII<sup>e</sup>.

Comme par hasard, l'affaire s'arrangea sans que l'avocat eût besoin d'intervenir. Il remboursa donc les cent francs versés, mais, pour le paiement en nature, ce fut autrement difficile, car l'artiste exigeait le remboursement de la nature en espèces.

Tous les Sports

CYCLISME

La seconde du Vel d'Hiv' — Dimanche prochain, 5 novembre, à 2 heures, se déroulera la seconde journée de meeting de rouverture du Velodrome d'Hiver. La magnifique succès remporté dimanche par la première réunion, laisse prévoir le triomphe que va obtenir cette journée des « finales », au cours de laquelle les noms du Sprint disputent, à l'effort, la priorité aux plus célèbres coureurs du demi-fond.

Deux épreuves capitales se détachent de ce programme de gala : le grand prix d'ouverture sera couru par les neuf champions suivants : Ellegren, Van den Bergh, Pouché, Thuau, Masson, Devosieux, Meunier, Four et Deschamps ; c'est un véritable lot de champions du monde et la rentrée d'hommes tels que le fameux sprinter belge Van den Bergh et l'ex-champion de France Thuau, vont faire dans les milieux sportifs, une sensation profonde. Quant au prix « Stéphane », — une heure avec entraîneurs à motocyclette — les trois concurrents en seront : Contepol, Durango, Bruui, c'est-à-dire les trois premiers stayer de France actuels.

Tout commentaire ne pourrait que déflorer l'impression qui se dégage d'un semblable programme ; il complètera à coup sûr parmi les plus formidables de toute la saison d'hiver. Nous en reparlerons.

Le Bourgeois Gentilhomme, de Molière, avec chœurs et orchestre. Don Juan, de Molière. Athalie, de Racine, avec chœurs et orchestre.

Manecron-ils, de Victor Hugo. Le Cloître, de Verhaeren. Le Chandelier, d'Alfred de Musset. Les Lionnes paturees, d'Emile Augier et Ed. Fournier.

L'Autre danger, de Maurice Donnay. Andromaque et Pélée, de MM. Sillvain et Joubert. Les Noces d'argent, 4 actes inédits, de M. Gerdy.

Des actes inédits de MM. Fonsion, Droin, André Dumas, André Rivière. La Course du Flambeau, de Paul Hervieu.

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h., Les Pléiades ; Polyeucte. ODEON. — 7 h. 15, La Jeunesse des Mousquetaires. OPERA-COMIQUE. — Relâche. TRIANON-LYRIQUE. — 8 h., La Petite Bohème. PORTE SAINT-MARTIN. — Tous les soirs, 8 h. 15, Matinée, 3 h. 15, jeudi et dimanche, Mmes Simone, G. Margel, Pascal, MM. J. Coquelin, L. Gauthier, Komu, Gualais, J. Daval.

NOUVEAU-AMBIGU. — 8 h. 30, Le Maître de Forges. VARIETES. — 8 h. 15, Les Femmes de Paris. THEATRE SARAH-BERNHARDT. — 8 h. 15, La Dame aux Camélias. RENAISSANCE. — 8 h. 50, Le Châpin. ATHENEE. — 8 h. 30, L'An de l'Indien.

THEATRE DE LA SCALA. — 8 h. 10, La Dame de chez Maxim's, Marcel Simon. — Jeudi et dimanche, Matinée. CHATELAIN. — 7 h. 50, Les Exploits d'une Petite Française (jeudi, samedi et dimanche). CINYASE. — 8 h. 30, La Petite Dactylo. OPERA. — 8 h. 30, Maitre Volonté. PALAIS-ROYAL. — 8 h. 20, Molière et son fils. BOUFFES-PARIISIENS. — 8 h. 30, Faisons un Réve.

ARTS. — 8 h. 30, La seconde Madame Tangueray. GRAND-GIGNOLE. — 8 h. 30, Le Marquis de la Bie, d'après Kipling ; Ah ! quelle averse ! In extremis ; Monsieur Maxime.

SYNDICATS Fédération du bâtiment. — A 18 heures, au Bureau. Parti Socialiste 37, Belleville. — A 20 h. 30, 28, rue Plat. 20<sup>e</sup>, Fargueil. — A 20 h. 30, au siège. Socialistes belges. — A 10 heures, au Père-Lachaise, entre principale pour se rendre au Colymbarium en témoignage à la mémoire d'Emile Beyer. Bouligne-Bilancourt. — A 20 h. 30, à la Coopérative, 125, boulevard de Strasbourg. Comité de Vigilance du canton de Nogent. — A 9 heures, 1, rue des Percevais, au PERCEVAIS. Pantin. — A 10 h. 30, à la Coopérative, 149, rue de Paris, pour aller déposer une couronne au cimetière communal sur la tombe des victimes de la guerre.

Aux Écoutes

Le Cirque de la Mort...

C'est de la place de la Concorde que nous voulons parler. Dans ce cirque de véritables trombes d'automobiles dévalent en tous sens, se croisent en de périlleux chassés-croisés et il faut être véritablement un acrobate accompli pour s'aventurer sur cette piste dangereuse.

Par ces soirs pluvieux d'automne, la place est plongée dans une quasi-obscurité. Celui qui, doué d'un courage surhumain, ose se lancer sur la cheusée, est aussitôt happé par le tourbillon des monstres, hypnotisé par leurs yeux fulgurants et s'il réussit à se tirer de là, c'est que la mort ne veut pas de lui.

Vous qui tenez à la vie, n'allez jamais rendre visite au concierge de l'obélisque !.

Désigné pour une équipe forestière, au départ du parc-automobiles de un soldat R. A. T. demande un pantalon de chaussettes.

On lui remet un bon ; il va au magasin et là on lui donne des chaussettes... répétés et ressemblées.

Pour aller en montagne et en forêt ce n'est pas tout à fait ce qui est nécessaire ; aussi le soldat réclame des « godasses » qui soient des « godasses » et non pas des pièces rajoutées... Finalement, ne pouvant obtenir une paire de chaussettes neuves, il part avec les souliers qu'il a aux pieds.

Maintenant il est dans l'eau continuellement... Et voilà... Voulez-vous attraper des bronchites ? Vous savez où il faut vous adresser !

L'hygiène ou la hyène ?... On se souvient de la polémique soulevée à propos du genre grammatical du « Phalène », d'Henri Bataille.

Une poémesque semblable pourrait être soulevée au sujet de nouveau roman de M. Pierre Loti : La Hyène enragée. Si nous consultons Littré, nous voyons qu'il condamne implacablement ceux qui aspirent cette H.

De même notre docte académie, appliquant à cette H la formule : Taisez-vous ! Méfiez-vous ! a déclaré qu'elle doit être muette.

Eh bien ! M. Pierre Loti en fait du joli ! Il jette sa hyène enragée comme un défilé au chef de ses confrères.

Que va penser M. Anatole France... Mais M. Pierre Loti s'en fiche comme de son premier moussé. Il se souvient qu'il a été aspirant et il continue à aspirer les H. Et si ses confrères ne sont pas contents... il leur fera bouffer de la hyène enragée !

LES MORTS ET NOS POÈTES

... Moins heureux que les blés qui savent quand ils meurent Qu'une force naîtra demain du grain broyé...

Le Jour de tant de morts

A la mémoire de Maurice Dallery.

L'Automne en l'éploiement de ses brumes tressaille Et le soleil, déchu du règne des Eux, Eclabousse de sang l'Orient dévasté, Pleurant ses larmes d'or sur le deuil des grisailles.

Le jour de tant de Morts, pour la troisième fois Verra poindre demain son aurore verdâtre. Le Christ orfévré des Eglises-théâtres Aux voix lentes du glas mêlera-t-il sa voix ?.

« Mêlera-t-il sa voix à la mienne ?... à la mienne ?... » Disent les veuves qui s'en vont en file indienne.

Chrysanthèmes rouillés, brouillards et corbillards... Elles s'en vont, cortège noir, dans le brouillard.

L'effroi du jamais plus se crispe aux lèvres bleues, Elles s'en vont... Pantin, Bagneux, tristes banlieues !

Plus loin, plus loin encore que Bagneux et Pantin... — Mais... que dit le communiqué de ce matin ?... —

Porte entr'ouverte : « ... En vérité, mes bons apôtres, Je vous le dis : il faut s'aimer les uns, les autres... »

Et la Ville gémit comme un grand cœur blessé Sur le deuil des époux, des fils, des fiancés ; Les espoirs défeuilés, les bouquets de fleurs belles Jonchent les pavés gras et peuplent les poubelles...

Adieu, les chers retours, jamais plus attendus, Les caresses du soir, les baisers éperdus...

L'Amour mouillé, crotté, grelottant et livide, Derrière un corbillard traîne son carquois vide...

Ces femmes : « Jamais plus ! jamais plus !... — disent-elles, — In memoriam, voici des cycles d'immortelles ! »

O martyr douloureux, toi qui es endormi Pour toujours, dans le sol glacé, ô mon ami, Dors, petit, dors... ma Douleur veille sur ton somme !

— Il dit que nous avons avancé dans la Somme... VICTOR BONNANS.

Le Cantique des morts

Bénissez-nous, Seigneur ; notre tâche est remplie ; Nous étions le bon peuple ardent, libre et joyeux, Et nos fronts rapprochés que le travail allie Semblaient les épis mûrs d'un juillet glorieux.

Nos mains créaient l'outil, la machine, la laine ; — Les nôtres pétrissaient, la nuit, les levains lourds — Les nôtres, sur les champs où lèvera la graine, Ouvraient la plaie humide et rouge des labours.

Et nous étions le peuple éternel où la vie Fermente et bout sans cesse avec un sourd remous ; Tant de paix emplissait nos âmes assouvies Qu'on entendait monter un murmure de nous,

Un murmure de joie immense et confiante, Si grand qu'il égalait la clameur des blés mûrs Quand ils régnaient sur les déserts de plaine ardente, Qu'on bat les faux parmi l'ombre courte des murs.

Bénissez-nous, Seigneur, nos paupières sont vides ; Nous sommes dans le champ, l'enclos ou le courtill,

Frôlés par le travail des racines avides Qui montent vers le ciel renouvelé d'avril.

Nous sommes étendus dans les terres glacées Mais nous ne dormons pas encore ; la saève De la vie est restée à nos lèvres scellées Et tout le poids du sol nous opprime le cœur.

Voici que le printemps naît de notre substance, Riche de nos ardeurs, gonflé de notre sang ; Un printemps plus nourri de sève et de jouvence Eclate... Et nous rêvons notre rêve impuissant :

Ah ! les aubes, l'éveil frissonnant de nos villes, Nos désirs, notre émoi, notre prière au jour Lorsque nous descendions vers l'usine, dociles Comme des régiments saoullés par le tambour.

Ah ! les matins d'avril quand fumaient nos villages, Quand le ciel frais semblait posé sur nos maisons Et que nos étalons menés aux labourages, Flairant le vent, ruait, traversés de frissons...

Ah ! songer qu'il était si facile de vivre Quand tout était si franc, miséricordieux, Quand sur les horizons, ouverts comme un beau livre, S'inscrivaient la Loi simple et les Tables de Dieu.

Maintenant par les nuits molles, aux chaudes ondes, Nos amantes sentant les anciens émois, Cherchent nos bras liants, nos poitrines profondes, Et tressaillent dans l'ombre hostile des lits froids.

Pardonnez-nous, Seigneur : nos yeux restent farouches Et nous nous débattons dans votre éternité ; Un seul cri désolé s'échappe de nos bouches : « Ah ! la vie ! et l'odeur des roses dans l'été ! »

Moins heureux que les blés qui savent, quand ils meurent, Qu'une force naîtra demain du grain broyé, Seigneur, nous ne savons si des cités meilleures Naîtront de notre corps pauvre et sacrifié,

Et si de cette terre avide, saturée De sang, naîtra la fleur inflexible de fer,

La Paix, lys des vergers d'une terre ignorée... — Pardonnez-nous, Seigneur : notre cœur est amer —

Et voici deux mille ans que pour la fleur sacrée Vous êtes mort, le fiancé troué, dans la Judée Comme nous sommes morts sur la Marne et l'Yser !

GEORGES BANNEROT.

Je trahis à mes épaules une grappe lourde de vies condamnées. GABRIÈLE D'ANNUNZIO.

La Patrie

Comme une Niobé sublime et surhumaine Elle est là, sous ses crépes noirs tachés de sang, Elle mêle sa voix tragique à votre thrène, O Pleureuses, sur qui le soir triste descend, Et son geste, au rythme invisible, semble épandre Sur les tombeaux, toutes les feuilles de novembre Qui ceignent son front nu, comme un laurier pourpré... Mais tandis qu'elle berce en leur vaste ossuaire Ses jeunes fils, roidis dans leur sommeil sacré, Une angoisse divine étreint son cœur de mère. Et, songeant à tous ceux qui meurent solitaires, A chaque heure du jour, sans un baiser d'adieu, Elle reprend la route aride du calvaire, Et retourne là-bas, pour clore à la lumière Leurs beaux yeux de vingt ans qu'ombrent les casques bleus.

FERNAND ROMANEL.